

*Article de Pierre Vidal-Naquet paru dans*

**le nouvel  
Observateur**

*le 20 décembre 2001*

«Les juifs ont-ils un avenir?»

**Le livre qui a choqué**

Esther Benbassa et Jean-Christophe Attias - un couple dans la vie - sont deux historiens à certains égards très différents l'un de l'autre. Lui est un savantissime érudit spécialiste de la philosophie juive au Moyen Age et pendant l'époque de la Renaissance. Elle est aussi savantissime. Elle parle huit langues dont le grec, le judéo-espagnol, l'hébreu et le turc. Elle est à son aise dans toute la Méditerranée, et en exil partout, y compris en Israël où les sefardim ne sont pas spécialement le gratin. C'est une formidable accumulatrice et analyste de documents. Tous deux enseignent l'histoire et la pensée juives à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, section des sciences religieuses. Tous deux sont juifs, elle par sa naissance, lui par conversion, puisque sa mère est chrétienne. Lui a un reste de foi, elle est tranquillement athée. En commun ils ont le goût de la provocation. Secouer les conformismes et les idées reçues, voilà qui est manifestement leur joie. Ils ont déjà écrit ensemble, mais ce qu'ils livrent dans «Les juifs ont-ils un avenir?» est autre chose: un dialogue parfaitement iconoclaste. Il serait très excessif de dire qu'ils se disputent à la façon dont disputaient au Moyen Age théologiens juifs et chrétiens; tout au plus sent-on ici ou là telle ou telle nuance qui les sépare. Restent quelques idées-forces que je vais tenter de mettre en lumière.

Il n'y a pas un peuple juif, mais un prisme juif suivant toute une gamme de couleurs. Il ne s'agit pas seulement de la traditionnelle confrontation entre Israël et la Diaspora. Israël lui-même est multiple et divers, et c'est sans doute Jérusalem qui exprime le mieux cette diversité. Jérusalem, ville de l'altérité, entre Juifs et Arabes, certes, mais aussi à l'intérieur du monde juif: «Il n'est parfois rien de plus exotique pour un juif qu'un autre juif.»

Il n'y a pas non plus d'âge d'or auquel on puisse rêver: «Il n'y a pas eu de moment de son histoire où le judaïsme aurait été pur et intégral.» Ni le shtetl polonais, ni le ghetto vénitien, ni le mellah algérien, ni la Palestine du roi David, ni celle des premiers kibboutzim. J'entends encore Golda Meir en 1967 reprenant comme un refrain: «When we came back»: quand nous sommes revenus. Mais ce «retour» a quelque chose de mythique. Israël a-t-il mis fin à l'exil? Ou n'est-il pas lui-même un

nouvel exil, et de plus un exil plein de périls, ce qui n'est pas le cas de New York, de Paris ou même de Moscou. L'arrivée des Russes a mis un terme au mythe des «tribus dispersées». Les Russes ont créé un parti et une presse russes, ils ne sont pas vraiment entrés dans le melting-pot israélien.

«L'ambiguïté est au coeur de la condition juive.» On la retrouve partout, y compris en Israël, bien sûr. Le sionisme, au départ, s'est construit contre l'orthodoxie rabbinique, et pourtant il n'a pu vivre qu'en faisant appel à la religion comme signe identitaire. Et pourtant j'ai rencontré en Israël des «laïques» à côté desquels le « petit père Combes» est un suppôt de la Compagnie de Jésus. Il existe à Jérusalem des religieux ultrapacifistes, à côté d'autres, représentés dans le gouvernement Sharon, qui envoient volontiers au combat les enfants des laïques.

Mais venons-en à ce qui a le plus choqué dans ce livre, ce qui a valu à ses auteurs insultes et attaques indignes, notamment dans «Marianne» et dans «le Point». L'histoire juive n'est ni «la Vallée des pleurs», selon le titre du livre écrit par l'Avignonnais Joseph Hacoheh après l'expulsion d'Espagne et du Portugal, ni seulement Auschwitz et Treblinka. Le film de Lanzmann «Shoah» est une grande oeuvre. Je l'ai dit et je le répète, quelle que soit mon opposition à tel ou tel propos de Lanzmann, mais il ne résume ni l'histoire juive ni la condition juive aujourd'hui. Il y a eu d'autres génocides dans l'histoire, et chacun est à sa façon unique. Les Israéliens n'aiment pas, j'en ai fait l'expérience, qu'on leur parle du génocide des Arméniens, d'abord parce que cela ne plaît pas aux Turcs, avec lesquels leur Etat a de bonnes relations, ensuite parce que cela enlève quelque chose à la tragédie que nombre d'entre eux ont vécue sous Hitler. Mais un jour viendra où il n'y aura plus de survivants de la Shoah. Celle-ci demeurera-t-elle alors comme l'unique religion unifiant les juifs? Fuyons les illusions de la bonne conscience satisfaite. Et d'abord l'illusion de l'identité. Etre juif, disent les auteurs, «c'est être juif et autre chose», c'est continuer une histoire qui est fondamentalement plurielle.

*«Les juifs ont-ils un avenir?», par Esther Benbassa et Jean-Christophe Attias, Lattès, 252 p., 118 F (17,99 euros).*